

Thierry ROLLET

ÉVADÉS DE LA HAINE

TOME 1 : L'ÉCOLE DE LA HAINE

COLLECTION ADRENALINE

Retrouvez l'auteur sur son site Internet :
<http://ecrivainthierryrollet.e-monsite.com>

Éditions du Masque d'Or
18 rue des 43 Tirailleurs
58500 CLAMECY
Tél : 03 45 80 90 99
masquedor@club-internet.fr
www.scribomasquedor.com

ÉVADÉS DE LA HAINE

TOME 1 : L'ÉCOLE DE LA HAINE

(extrait)

Jason McCord, quittant le centre de l'assemblée, se dirigea aussitôt vers Peter, ce que celui-ci, toujours sans le comprendre, commençait à craindre. La main de McCord se posa sur son épaule :

– C'est pour ce soir, Peter.



Tout n'avait été ensuite qu'un cauchemar. Du moins Peter, en dépit de tout, aurait-il voulu l'espérer, notamment parce que, comme toujours, cette scène dantesque se passait la nuit, autour d'une croix en flammes.

Jason McCord l'avait emmené dans sa voiture personnelle, jusqu'à ce lieu écarté de la ville où, comme dans chaque assemblée de ce genre, tout était d'une affreuse et impersonnelle solennité. D'ailleurs, c'était ce même froid qui s'emparait de Peter, un froid paralysant et étouffant, tel qu'on imagine les tentacules d'une pieuvre monstrueuse.

Ainsi lui apparaissait chaque assemblée du Ku Klux Klan, cette secte dont sa mère et sa tante faisaient partie. Depuis un peu plus d'un an, Jeannie Williamson, épouse Waldmann, y avait entraîné son fils, arguant qu'il était temps pour lui « *de vivre comme un homme* ». Alors, avait commencé une véritable rééducation, fondée sur cette interprétation de la *Genèse*, chapitre 9, verset 27 : « *Que Dieu mette Japhet au large, qu'il habite dans les tentes de Sem, et que Canaan soit son esclave !* » Élevé religieusement, Peter savait que Canaan était le petit-fils de Noé et le fils de Cham, qui avait vu son père nu et enivré. Noé avait alors maudit son fils Cham et toute sa descendance. C'est ce qui semblait justifier, aux yeux du Ku Klux Klan, la ségrégation entre Blancs et Noirs. On y ajoutait parfois cette citation du *Cantique des Cantiques*, chapitre 1, verset 6 : « *Ne regardez pas si je suis noir(e)* », interprétée par le Ku Klux Klan comme une excuse pour rejeter les Noir(e)s.

Depuis, Peter n'était jamais parvenu à se dépêtrer d'un sentiment de honte et d'injustice.

Depuis la première nuit passée autour de la croix en flammes, des mots terribles martelaient son esprit : « *Ségrégation... Peuple maudit... Le contraindre par tous les moyens... Supériorité de la race blanche...* » Des mots comme jamais le Chef McCord n'en avait prononcé durant les grands jeux du YMCA, sans doute pour éviter des ennuis avec ses supérieurs, peu enclins à cette idéologie tout juste tolérée. Et les visages des copains : les uns apitoyés parce qu'ils n'étaient pas d'accord mais n'osaient pas le dire, les autres résolus et durcis comme celui du Chef McCord, celui de Maman lorsqu'elle évoquait les préparatifs de ces messes noires autour de la croix en flammes.

En effet, tous les éclaireurs ne participaient pas aux réunions du triple K. Mais, dans l'État de Virginie, la majorité d'entre eux y accédaient dès l'âge de 12 ans. Ce n'était certes pas une obligation mais le Ku Klux Klan était très puissant dans cet État depuis la fin de la Guerre Civile, c'est pourquoi la plupart de ses habitants mettaient-ils un point d'honneur à le soutenir, activement ou en secret, jusqu'à y inclure leurs enfants.

Même si ceux-ci ne participaient pas tous aux réunions, ils étaient néanmoins pénétrés de l'idéologie ségrégationniste. Peter gardait en mémoire ce terrible épisode de haine auquel il avait été mêlé par hasard, le jour où il avait voulu rendre service à un jeune Noir rencontré sur

le chemin de l'école. Peter ne le connaissait pas, c'est sans doute pourquoi il avait d'emblée eu pitié de ce gamin de son âge – 10 ans à peine, ce jour-là –, qui semblait perdu et même apeuré.

– T'es perdu ? Où tu vas ?

– Ben... à l'école...

– T'es nouveau ?

– Oui.

– Tu lui tournes le dos. J'y vais aussi. T'as qu'à me suivre.

Le petit Noir l'avait considéré avec stupéfaction ; il ne semblait pas croire que cet écolier blanc voulût lui montrer le chemin de l'école. Peter avait eu toutes les peines du monde à le persuader de sa sincérité :

– Allez, quoi, viens avec moi ! Tiens, si tu veux, on sera copains : moi, c'est Peter.

– Moi, c'est Joshua.

– En route, Joshua !

– Merci, Peter !

Le jeune Noir lui avait lancé un regard plein de gratitude. Mais, plus loin, sur leur chemin, les deux gamins avaient rencontré un groupe d'autres écoliers, plus âgés qu'eux, qui s'étaient brusquement arrêtés en voyant les deux nouveaux copains, qu'ils considéraient d'emblée avec férocité :

– Où tu vas, toi ? avait demandé brutalement celui qui semblait commander le groupe.

– À l'école ! avait lancé Joshua, ragaillard par la présence de Peter.

– À l'école avec nous ? Tu dois être fou !

Et les invectives s'étaient mises à pleuvoir, assorties d'injures grossières, puis de coups. Courageusement, Peter avait voulu s'interposer, défendre son nouvel ami mais un formidable coup de poing au menton l'avait envoyé rouler à terre. Les garçons s'étaient acharnés sur le petit Noir, de leurs poings et même de leurs pieds lorsqu'il fut à terre. Puis, ils avaient relevé et entraîné de force Peter, qui ne savait plus s'il était conscient ou non. Sa dernière vision, avant de tourner le coin de la rue, avait été celle d'un enfant noir peinant à se relever, pleurant et gémissant devant ses cahiers et ses livres déchirés...

Le soir-même, Maman, instruite par le directeur de l'école, lui avait fait la leçon : il n'avait pas à se lier d'amitié avec ce petit *Nigger*, qui appartenait à une race inférieure, pleine de voyous et maudite par Dieu. Depuis ce jour, il n'avait plus coupé à l'étude de passages bibliques, que Maman et Tante Guthrie se relayaient pour lui faire lire et réciter. Peter, doté d'une personnalité au-dessus de son âge, avait lutté tant qu'il pouvait contre ce lavage de cerveau, se raccrochant sans cesse à l'image du malheureux Joshua, qu'il n'avait pourtant jamais revu.

Puis, deux années plus tard, Maman et Tante Guthrie avaient emmené Peter aux cérémonies nocturnes du Ku Klux Klan. Le garçon, terrorisé par cette atmosphère où des gens vêtus comme des fantômes entouraient une croix en flammes, se fût bouché les oreilles s'il l'avait osé. Il entendait avec peine les paroles de l'officiant, toujours plus haineuses et vengeresses. Il préférerait ne pas les entendre, tant elles le percutaient comme des pierres, comme lors d'un supplice de lapidation. Par contre, il avait eu un sursaut de révolte en apprenant plus tard d'un policier qu'on avait laissé prendre la fuite au meurtrier d'un *Nigger*. Il était donc en liberté, le bourreau de cet homme qui, en surplus de ces écoliers si cruels dont la famille de Peter prenait le parti, contribuait à briser l'harmonie d'un foyer composé d'un père lointain, inaccessible et d'une mère et d'une tante omniprésentes, quant à elles, d'un foyer que Peter avait jusque-là cru heureux et maintenant en proie à un déséquilibre innommable !

Ce soir-là, Peter oublia la fatigue du grand jeu dans la forêt de Portsmouth. Il oublia la patrouille, la troupe. Une fois rentré chez lui, il aurait même oublié de manger si Maman et

tante Guthrie ne l'y avaient contraint. Il ne voulait pas participer à une nouvelle cérémonie du triple K, il ne voulait pas écouter les paroles haineuses de l'officiant, il refusait de devenir le complice de cette terrible ségrégation qui, comme avant la Guerre Civile, menaçait les Noirs virginiens. Ce soir-là, à la maison, Peter écumait littéralement d'une révolte trop longtemps contenue. Enfin ! Abraham Lincoln n'avait-il jamais existé ? Pourquoi ne pas rétablir l'esclavage, s'il fallait haïr les *Niggers* ? Et pourquoi les haïr, qui plus est au nom de Dieu le Père qui n'était qu'amour et vertu ? Il fallut que le Chef McLord, mandé par une mère et une tante excédées, intervînt en personne :

– Peter, il faut te calmer. Je te rappelle que le devoir de l'éclaireur que tu es commence chez toi. Si tu continues, tu te feras du mal, tu en feras même à ta Maman et à ta tante...

– Quoi ! s'était-il écrié, le seul mot qu'il eût pu prononcer à cet instant.

– Oui car elles ont grand besoin de toi, elles comptent sur toi pour être un soutien de famille. Je sais que tu peux le comprendre. Tu es un garçon et même le seul homme de la maison ici...

Puis, voyant Peter mal convaincu, il avait cru bon d'ajouter :

– Si tu ne veux plus aller aux cérémonies, tant pis, ça n'a pas d'importance. Tu y participeras mieux quand tu seras plus âgé, s'était-il empressé d'ajouter devant les regards sinon scandalisés, du moins alarmés des deux femmes. Tu n'es peut-être pas encore en âge de tout comprendre. Pour le moment, il faut que tu te conduises en garçon poli et respectueux. Continue à lire la Bible, Peter : tu y trouveras d'excellents enseignements et tu les assimileras le mieux possible. Je peux compter sur toi pour cela ?

– Oui, Chef ! avait répondu Peter tout de go. Lire la Bible, je veux bien. Elle me fait du bien.

– Alors, la meilleure façon pour toi d'assister ta mère et ta tante, c'est de continuer à profiter de ce bien, comme tu l'as toujours fait, avec autant d'application. Pendant ce temps-là, tu seras entre bonnes mains : celles du Tout-Puissant.

Plus tard, après le repas auquel il avait été convié, McLord devait expliquer aux deux femmes, en aparté – mais Peter avait surpris ses dernières phrases :

– ...non, il n'est sans doute pas encore en âge de comprendre. Ça ne servirait à rien de le brusquer ou de le contraindre. Continuez à l'éduquer moralement. Il est intelligent, il fera sûrement un bon adepte dans quelques temps... Soignez-le, éduquez-le, veillez sur ses lectures, ses fréquentations. Il faut qu'il s'imprègne de la morale par degrés successifs. Vous y veillerez avec douceur et fermeté... et vous me rappellerez auprès de lui en cas de nécessité, n'est-ce pas ?



Effectivement, il en fut ainsi pendant trois mois.

Peter s'astreignit à comprimer son dégoût du racisme anti-nègre, à le garder pour lui pour que personne, surtout pas Maman ni tante Guthrie, ne pût le voir. Une routine aussi grise que pesante s'installa : toute la semaine, la classe et les jeux du YMCA, mais pas comme si de rien n'était car Peter se sentait comme un automate. Bien sûr, les paroles du Chef résonnaient toujours en lui : il travaillait, participait aux jeux et lisait la Bible pour maintenir la paix au foyer. Et chaque soir, dans sa chambre, à l'heure du coucher, il s'agenouillait pour demander pardon à Dieu, lui qui ne l'avait jamais fait : pardon de jouer la comédie, de se méfier du Chef, de tante Guthrie et même de Maman, qu'il finissait par s'accuser de ne plus aimer. C'est alors que s'insinuait en son esprit une pensée apaisante : ce n'était pas Maman qu'il n'aimait plus mais les principes révoltants auxquels elle croyait. Peter, quant à lui, se sentait désormais assez fort pour ne plus leur céder, pour leur interdire toute place dans son cœur et dans son esprit. Il se promettait alors de devenir plus fort encore, afin de convertir Maman et tante

Guthrie à de meilleurs sentiments. Puis, il se couchait et s'endormait sur cette promesse après avoir remercié le Tout-Puissant de son soutien.

Son programme du week-end avait néanmoins été modifié à son intention. Chaque samedi et dimanche, il n'était plus question pour lui d'assister aux réunions du YMCA. C'était la patrouille, la troupe même, qui déléguaient toujours quelques-uns de ses éléments pour se retrouver soit chez Peter, soit chez le Chef, qui vivait dans le manoir de ses ancêtres, que son arrière-grand-père, le général confédéré Douglas McLord, avait réussi à préserver jadis de la fureur des *Red Legs*¹. L'éducation morale de Peter se poursuivait ainsi, au milieu des jeux de société, du thé et des petits gâteaux.

Il fallait le convaincre par la douceur, préconisait le Chef McLord. Tous les invités qu'il recevait lors de telles occasions s'y employaient. Bien entendu, il s'agissait de membres du YMCA triés sur le volet, ceux qui adhéraient aux théories les plus racistes, les plus rétrogrades de cet ancien État sudiste. Tout, dans la maison du Chef, était là pour le rappeler : outre un gigantesque portrait de l'ancêtre général, soutaché de son sabre et de son étendard personnel, un immense drapeau confédéré s'étendait sur l'un des murs, pareil à une tapisserie ancienne ; tous les invités le saluaient militairement avant d'ôter leurs chapeaux.

Mais le garçon continuait à se révolter en son for intérieur. Dans le salon de réception, il s'asseyait, prenait le thé comme les autres, faisait mine d'écouter les discours et commentaires de tout un chacun, répondait aux interrogations d'un tel ou d'un tel sur tel passage de la Bible comme s'il eût subi un examen oral. Il se trompait rarement, soulagé lorsque l'interrogateur s'égarait dans des commentaires qui ramenaient tout à la ségrégation : le garçon craignait constamment qu'on lui demandât d'assurer ces commentaires, qui faisaient croire que la Bible approuvait le racisme et notamment la haine des Noirs ; il n'aurait pas su alors feindre le même fanatisme que ceux qui l'entouraient. Lorsqu'il rentrait chez lui, il était toujours pâle, en proie à un écœurement si fort qu'il avait souvent des nausées. Heureusement, Maman et tante Guthrie n'étaient pas toujours là ou, du moins, ne s'apercevaient pas toujours de ses malaises. Mais, lorsque l'une ou l'autre lui demandait de raconter son après-midi, Peter se sentait toujours prêt à vomir de nouveau.

Peter travaillait toujours aussi bien en classe, participait le plus activement possible aux grands jeux mais finissait par n'en plus pouvoir de dissimuler toujours, surtout pendant le week-end, son dégoût de plus en plus profond.

Finalement, Peter tomba malade : une forte fièvre le cloua au lit, inexplicable car on était au printemps et la grippe avait quitté la région. Le médecin – qui n'était pas membre du triple K, quant à lui – diagnostiqua une forte dépression nerveuse. Maman, tante Guthrie et le Chef l'interprétèrent plutôt comme du surmenage mental :

- Il travaille sûrement trop, opina McLord. Il faut lui trouver un dérivatif.
- Mais lequel ? gémissait Maman qui, cette fois, avait remplacé son masque de sévérité par celui de l'inquiétude.
- Je me demande si un voyage ne serait pas le bienvenu, fit tante Guthrie, soutenant le regard de Maman qui la considérait sans comprendre.
- Oui, vous avez raison, Miss Williamson, approuva le Chef. Rien de tel que de changer d'air pour parachever une convalescence. Lorsque la fièvre de Peter aura baissé, envoyez-le donc en Europe, voir son père. Il y est déjà allé avec vous, n'est-ce pas ? Qu'il s'y rende seul, cette fois. Cette nouvelle liberté, cette responsabilité de lui-même seront pour lui l'une des meilleures panacées. De plus, son éducation morale y trouvera son compte, ne croyez-vous pas ?

¹ Troupe semi-régulière nordiste qui, à la fin de la Guerre de Sécession, ravagea les terres des propriétaires sudistes, y commettant bon nombre d'exactions et de destructions sous prétexte de libérer les esclaves noirs.

C'est donc ainsi que fut prise une décision familiale qui devait être pour Peter le point de départ d'une nouvelle vie de luttés, de ces combats qui peuvent faire un homme d'un garçon courageux et volontaire.

(.....)

Souvenirs de Peter :

À ce seul nom venaient s'agglomérer, sans que je parvienne à m'en défendre, les railleries et les insultes qui s'étaient déclenchées contre moi lors d'une simple indiscretion : une enveloppe, portant les noms de Williamson-Waldmann, était un jour tombée de mon cartable. La nouvelle s'était alors répandue comme une inondation : j'étais un « fils de Boche » ! On savait jusqu'alors que mon père vivait à l'étranger mais on ignorait sa nationalité. Et voilà que, par la faute de cet incident, j'étais marqué du sceau de l'infamie ! Être le fils d'un des ennemis héréditaires que la France, l'Angleterre, l'Italie et aussi les États-Unis coalisés avaient vaincus, quelle honte !

– Moi, avait déclaré Coolidge, un grand rouquin plutôt agressif et méprisant de nature, j'ai eu mon grand-père tué à la guerre ! Mon père s'est retrouvé orphelin de guerre alors qu'il n'était pas encore né ! Et sa mère, à lui – il me désignait d'un doigt accusateur –, elle a fricoté avec un Boche ! Il est fils de Boche ! C'est un traître !

Beaucoup lui avaient fait chorus, ce jour-là. Il avait fallu l'intervention de deux surveillants pour m'éviter un lynchage en règle ou presque ! Plus tard, la nouvelle s'était diffusée dans la Troupe et c'est alors que la fraternité entre éclaireurs avait été utilement – et très fermement – rappelée par le Chef et le pasteur. Du fait de leur notoriété, car le pasteur lui-même, le père Jackson, officiait parmi le triple K, ils avaient été écoutés et on s'était abstenu désormais de me traiter de « fils de Boche » ; d'ailleurs, ma patrouille, dont les pères partageaient les opinions du Chef et du pasteur, m'aurait fidèlement défendu. À l'école, par contre, il avait fallu du temps pour que le tumulte d'une telle nouvelle s'apaisât...

Je m'étais alors réfugié auprès de ma mère, la priant instamment de tout me dire au sujet de mon père et de leur mariage. Pour mes 9 ans, on me disait déjà courageux, volontaire, en avance sur mon âge, qualités qui avaient d'ailleurs facilité mon adhésion chez les louveteaux. Maman s'était exécutée :

– C'est vrai que tu as droit à la vérité, mon chéri. De toute façon, maintenant, tu vas entreprendre quelques voyages, partir en vacances en Allemagne. C'est nécessaire, surtout si, un jour, tu dois choisir cette nationalité...

Je n'avais jamais eu de telles idées. Il me suffisait d'apprendre l'allemand à l'école, tout en subissant les cours complémentaires que ma mère me faisait donner par un répétiteur ; jamais je n'aurais imaginé devoir choisir entre l'Amérique et l'Allemagne laquelle serait ma terre d'asile. Il me suffisait que Maman, vers laquelle tendait mon affection la plus naturelle, fût Américaine, comme j'étais moi-même fils de l'Oncle Sam. Ce père lointain, que je ne connaissais alors qu'en photo, n'était pour moi qu'une ombre, au mieux un repère, qui avait pourtant conservé, malgré leur séparation, des contacts suivis avec Maman. Menant la vie retirée de deux femmes qui élèvent seules un enfant, elle-même et tante Guthrie étaient appréciées de leur entourage. Néanmoins, j'avais senti, dès ce jour, qu'un tournant allait s'ébaucher dans notre existence à tous trois :

– Tu as droit à la vérité, avait-elle répété en me caressant les cheveux, tandis que ma tante renchérissait avec fermeté : la vérité et surtout le complément d'éducation.

Alors, Maman m'avait tout raconté, choisissant ses mots pour bien tout faire comprendre à ce garçon intelligent qu'était son fils – je ne fais que traduire sa pensée, bien entendu.

J'avais appris qu'en Allemagne, il existait des gens insatisfaits, pour ne pas dire opprimés, qui n'avaient jamais accepté la défaite de 1918. Mon père en faisait partie. Avec eux, il défilait et proclamait des slogans de revanche, de guerre prochaine et notamment contre les Juifs.

– Pourquoi contre les Juifs, Maman ? avais-je demandé, surpris.

– Ton père et ses amis savent qu'ils sont responsables de tous les maux, même de la défaite. Alors, ils les persécutent.

– Et puis, tu sais, ils ne valent pas mieux que les Niggers ! ajouta tante Guthrie.

– Et c'est vrai ?

Elles avaient toutes deux gravement acquiescé.

C'était donc ainsi qu'avait commencé cette « éducation » que j'avais mis plusieurs années à rejeter : d'un côté, Maman et ma tante haïssaient les Noirs, de l'autre, mon père haïssait les Juifs ; c'était donc une sorte de « justicier » qui s'en prenait à des « fauteurs de troubles », des « traîtres », appartenant à une race maudite comme celle de Japhet ! Maman avait confirmé : Rudolf Waldmann, ancien officier du Kaiser², membre actif des Corps Francs³, était bien de ces gens-là. Maman l'avait toujours su et c'était cette parité de sentiments haineux qui avait décidé de leur amour, puis de leur union :

– J'ai tout de suite été très amoureuse de lui, tu sais... j'avais compris tout de suite quel homme il était ! Un vrai chef, un organisateur de première classe ! Un jour, il m'avait fait lire certaines instructions qu'il venait de recevoir par la poste. Je comprenais suffisamment l'allemand pour constater que c'était des ordres donnés à ce prétendu étudiant que je venais d'épouser. Il devait noyauter le milieu étudiant pour espionner le congrès auquel nous assistions. Il devait aussi savoir si, parmi nous et surtout en Virginie, la patrie du triple K, il ne pourrait pas découvrir des sympathisants des nazis, ce parti politique auquel il appartenait...

– C'est comme ça qu'on appelle ces gens qui veulent la revanche et qui détestent les Juifs ?

– Oui, mon chéri. Chez nous, à cette époque, on en avait vaguement entendu parler. Et maintenant, ils sont au pouvoir : regarde !

Elle m'avait fièrement montré le journal, qui exposait la photo d'un homme au visage de bois, marqué d'une mèche transversale sur le front et d'une petite moustache. Il portait un uniforme et s'appelait Adolf Hitler. Le journal disait qu'il venait d'être élu Chancelier en Allemagne. On était en janvier 1933.

– Ce sera sûrement une date qui marquera l'histoire, tu sais, avait commenté Maman. Cet homme, c'est le chef des nazis, celui auquel ton père et ses amis obéissent en aveugles. Un vrai chef, celui-là ! Un nouveau Messie, envoyé de Dieu pour sauver l'Allemagne et même le monde entier !

– Le monde entier ? Vrai ? Et ça changera quoi, Maman ?

Elle avait eu un geste d'incertitude :

– Pour l'Allemagne, pas mal de choses, sans doute, mon chéri... Pour le monde, ce sera pour plus tard ; même les États-Unis changeront, pour sortir de cette crise qui nous a fait tant de mal !... Pour nous aussi, des choses vont changer mais surtout à cause de ton père. Regarde : j'ai reçu cette lettre de lui, ce matin.

Cette enveloppe aussi était adressée à « Madame Jeanie Williamson-Waldmann ». En l'ouvrant, je n'avais pu m'empêcher d'éprouver un vague sentiment de crainte, qui me saisissait toujours en souvenir de cette indiscretion qui m'avait fait traiter de « fils de

² Titre porté par l'empereur d'Allemagne Guillaume II, contraint d'abdiquer en 1918, après la défaite allemande.

³ Unités de volontaires groupés autour d'officiers et qui refusaient la capitulation de 1918. En fait, il s'agit d'une tradition militaire allemande car les premiers Corps Francs, petites troupes armées privées, furent créés au 18^{ème} siècle par des nobles allemands.

Boche ». La lettre était rédigée en allemand, comme si mon père avait oublié son anglais depuis qu'il avait réintégré sa patrie ! Je pus comprendre qu'il souhaitait vivement que je vienne le voir à Berlin, où il habitait. Il estimait que, désormais, j'étais suffisamment grand pour que Maman m'emmenât dans ce long voyage, dont il assumerait tous les frais. Il s'était renseigné sur les dates de mes vacances scolaires et m'attendait donc dans un peu plus d'un mois. Le ton semblait péremptoire, comme il sied à un père qui n'assurait ni ma garde ni mon éducation – sauf sous forme de virements bancaires mensuels – mais qui s'estimait sûr de ses droits.

J'avais levé vers Maman des yeux pleins de surprise. Me prenant dans ses bras, elle m'avait assuré qu'elle avait répondu à son ex-mari pour l'approuver ; elle n'entendait pas priver mon père de ma personne, et réciproquement. Puis, elle avait fait valoir toutes sortes de choses que je n'avais su débrouiller qu'au cours des années suivantes, tant ces informations étaient nouvelles pour moi : puisque j'étais issu de deux cultures, il était important que je profite des deux à la fois, d'où les cours d'allemand intensifs auxquels elle m'avait toujours contraint. Désormais, on passerait, disait-elle, « à la phase supérieure » en me faisant découvrir le pays de mon père, ainsi que lui-même.

Six semaines plus tard, nous montions dans ce cargo qui reliait Portsmouth à New York, puis dans un autre qui assurait la traversée jusqu'à Hambourg, le reste du voyage vers Berlin, où vivait Papa, devant s'effectuer en train. Je tiens à préciser que mon père avait effectivement payé nos passages et même le billet de chemin de fer, qui étaient joints à sa lettre.

Nous étions donc parvenus à Hambourg après cette interminable traversée en deux étapes. Papa – ou Vati, ainsi que je devais désormais l'appeler dans la langue de Goethe – nous attendait au port, pour nous guider jusqu'à la gare. Je me sentais alors très heureux de le connaître, voyant la joie qui les avait jetés dans les bras l'un de l'autre, Maman et lui. J'avais voulu l'embrasser mais il s'était reculé, me tendant seulement une dextre froide et dure que j'avais serrée machinalement :

– On ne s'embrasse pas entre hommes, fiston. Les épanchements sentimentaux, il faut les oublier tout de suite !

– On n'en avait pas souvent à la maison ! s'était empressée de souligner Maman, comme si elle avait peur de lui déplaire.

Elle disait vrai mais ma joie d'enfant était irrémédiablement gâchée. C'est ce qui empêcha le voyage ferroviaire entre Hambourg et Berlin d'être la source de multiples découvertes joyeuses que j'avais imaginée. À bord des deux cargos, le quotidien était triste, rythmé par des bruits de machines qui me faisaient un peu peur. De plus, j'avais toujours l'impression de gêner, de déranger les matelots qui vaquaient à leurs tâches sans vouloir « avoir un chiard dans les pattes ! » Le capitaine lui-même, auquel j'avais rendu visite sur sa passerelle de commandement, m'avait mis à la porte sans ménagements. Maman et moi étions restés pour ainsi dire cloîtrés dans notre cabine, en dehors des heures des repas. Et voilà que même ce père que je souhaitais découvrir se révélait bien peu affectueux – alors que lui aussi ne me connaissait qu'en photo, sans m'avoir vu grandir ! Dépité dès l'abord, je ne profitai guère du paysage allemand défilant derrière la vitre du train. Je restai coi, sans me mêler de la conversation de mes parents, qui s'exprimaient d'ailleurs en allemand, langue que j'étais encore loin de maîtriser entièrement.

La ville de Berlin, notre but ultime où nous avions fini par arriver, m'avait effrayé d'emblée, tout précoce que j'étais : certes, les Allemands que je croisais semblaient heureux et détendus, mais on rencontrait partout des hommes en uniforme brun, bottés de noir et qui semblaient toujours préoccupés de se frayer un chemin à coups de matraque. Toute une section avait même défilé près de nous en chantant :

In deutschen Land marchieren wir
Für Adolf Hitler kämpfen wir
Die Rotz Front
Schlagt sir zu Brei
SA marschiert
Achtung!
Die Strasse frei!⁴

Maman ne lâchait pas ma main, comme si elle avait peur que ces SA⁵ m'emportent dans leur marche triomphante et menaçante. À l'arrivée, elle dut sortir son Ausweis, document qui seul nous assurait la libre circulation. Mon père mit cependant fin à tous les contrôles en produisant le sien, qui eut un certain effet sur les policiers car c'est tout juste s'ils ne rectifièrent pas la position devant lui. J'en eus enfin un sursaut de joie : mon père était un homme dont on reconnaissait l'importance ; Maman et moi avions de quoi en être fiers !

Pourtant, chaque fois que je le regardais, il m'inspirait aussitôt une sincère antipathie. Son regard bleu d'acier sous ses cheveux blonds taillés courts semblait me transpercer comme une lame, tandis qu'il me considérait, toujours sans m'embrasser ni même un geste affectueux envers ce fils de 9 ans qu'il rencontrait pour la première fois. Il avait dit clairement que ce n'était pas à moi de faire le premier pas. J'étais donc en manque d'affection vis-à-vis de ce père que je commençais à craindre et à admirer tout à la fois.

Lorsque nous pénétrâmes dans son appartement, il nous demanda si nous avions faim. En effet, il était midi passé. Ce fut lui qui nous invita à prendre place à une table déjà dressée, tandis qu'il passait à la cuisine pour réchauffer un déjeuner qu'il avait, de toute évidence, préparé lui-même. Au moins, il savait recevoir sa femme et son enfant !

Ce premier repas allemand fut très simple : ragoût de veau avec quelques haricots bouillis. Moi qui avais rêvé de choucroute et de gros gâteaux à la crème, ainsi que Maman me les avait décrits durant la traversée, je me sentais frustré ! Constatant que je chipotais sans grand appétit, mon père m'expliqua que ce plat simple et unique était imposé par le Winterhilfswerk, « l'œuvre de secours d'hiver » qui enjoignait à tout Allemand de verser une sorte de contribution plus ou moins volontaire pour venir en aide aux plus démunis, tout en se privant ainsi de beaucoup de bonnes choses. Même les restaurants y étaient contraints, en ne présentant certains jours qu'un plat unique.

Plus tard, alors qu'on m'avait imposé une sieste sur un petit canapé « à cause des fatigues du voyage », je surpris, en ne dormant que d'un œil, une très vive discussion entre mes parents dans la pièce voisine : elle se tenait en anglais, bien que mon père, dans sa colère montante, lançât parfois quelques jurons germaniques. Ma mère refusait que je loge dans cet appartement, même si mon père acceptait de lui payer une chambre d'hôtel :

- L'hôtel, nous irons tous les deux, Peter et moi ! disait-elle fermement.*
- Comme tu voudras, finit par grommeler mon père. Mais tu le paieras toi-même.*
- Pas de problème. Je ne veux pas que tu accapares mon fils pendant ce séjour.*
- Ton fils est aussi le mien, je te le rappelle ! Un jour, il sera entièrement à moi !*

Entendant cette phrase qui résonnait comme une menace, ma mère répliqua vivement qu'elle m'enverrait volontiers en vacances ici de temps en temps, mais elle ajouta :

- Je les ai gardés, tu sais, les papiers que tu connais...*
- Ach ! grinça-t-il. Et alors, que comptes-tu en faire ?*

⁴ « Nous marchons en pays allemand / Nous combattons pour Adolf Hitler / Le Front Rouge / Elle le réduit en bouillie / La SA en marche / Attention ! / Dégagez la rue ! »

⁵ SA = *Sturmabteilung* (« troupes d'assaut ») : milice paramilitaire créée par les nazis.

Je sentais que son ton était moins assuré qu'auparavant. Ma mère, au contraire, semblait reprendre le rôle du parent menaçant :

– Au cas où tu oublierais de me renvoyer mon fils, à la fin de son séjour ici, je n'hésiterais pas à expédier ces papiers où tu sais, ce qui ne pourrait que te causer des ennuis auprès de qui tu sais...

Mon père se répandit en jurons allemands, sans parvenir à effrayer ma mère. Il se calma bientôt néanmoins, finissant même par donner sa parole d'honneur qu'il ne me retiendrait jamais au-delà des vacances. Pour ma part, je me sentais atterré : ils s'aimaient autrefois et maintenant, ils semblaient prêts à se haïr et à se combattre ! En fait, comme je l'appris par la suite, leur amour était d'une espèce très particulière : c'était une sorte d'affrontement permanent, fondé généralement sur l'éducation de leur enfant. Certes, même s'ils s'approuvaient globalement l'un l'autre, chacun des deux veillait jalousement sur le fils unique car aucun d'eux ne voulait renoncer à ses prérogatives sur ma personne : si mon père considérait qu'un fils doit avant tout obéir à son père, du fait qu'il était le chef de la cellule familiale, Maman, quant à elle, arguait que c'était avant tout elle-même qui m'avait élevé et qu'elle entendait bien conserver une entière liberté d'action à ce sujet. Leurs relations sentimentales, du fait de ce conflit d'autorité sur ma personne, était une sorte de mélange d'amour et de méfiance réciproques. Bien sûr, j'étais encore bien trop jeune pour en saisir toutes les subtilités, mais il n'est rien de plus stressant pour un jeune enfant que de voir ses parents, sinon se quereller constamment, du moins se manifester une constante méfiance assortie de fréquentes mises en garde.

Les voir se disputer aussi âprement dès le premier jour jeta donc une douche glacée sur mon moral de petit garçon. J'en pleurai dans le coussin qui me servait d'oreiller. Le soir, dans notre chambre d'hôtel, je demandai à ma mère ce qui la poussait à parler ainsi à mon père. Je le regrettai aussitôt car elle devint toute pâle et sa voix s'altéra, prenant des inflexions que je ne lui connaissais pas :

– Il m'a épousée, c'est vrai mais il voudrait se servir de moi... D'abord, c'était pour infiltrer les milieux étudiants américains... selon les ordres reçus de son parti ! s'écria-t-elle presque. Même notre mariage faisait partie de ses instructions. Je l'ai compris dès le début mais, après tout, je l'aimais quand même !

– Alors, Mum⁶, puisque tu l'aimes, pourquoi tu te disputes avec lui ?

– Je ne supporterai pas qu'il t'accapare ! C'est moi qui t'élève, moi seule ! Tu as sûrement tout entendu, toi qui as toujours l'oreille fine ?

– Heu... oui, Mum, fis-je, un peu gêné.

– Alors, tu sais que je ne veux pas qu'il nous sépare. Tu iras le voir de temps en temps, avec moi ou bien sans moi, quand tu seras plus grand. Mais c'est moi qui ferai ton éducation.

– Je ne veux pas qu'on nous sépare, Mum !

– N'aie pas peur, chéri : personne ne nous séparera jamais !

Elle m'étreignit fortement sur cette promesse. Après l'avoir embrassée, tandis qu'elle me bordait, je voulus encore savoir quels étaient ces mystérieux documents auxquels je devais de ne pas rester prisonnier de mon père. Mais elle secoua la tête et fit un signe de la main, celui qu'elle utilisait toujours pour me faire comprendre que cela ne me regardait pas, que j'étais trop jeune pour poser une telle question. Elle me promit néanmoins que je le saurais plus tard.

Plus tard... Plus tard...

**Lisez la suite dans *Evadés de la haine – 1 – l'école de la haine*
À paraître aux éditions du Masque d'Or en septembre 2018**



⁶ Mum (ou Mom) : abréviation de « Mummy » (Maman).